

Le film NN, « November November », contient en tout cent soixante-neuf prises de vues. Réalisées en l'espace de trois jours, entre le 7 et le 10 décembre 1972, elles sont accompagnées ici de leurs métadonnées. La dernière image est une mire nécessaire à l'étalonnage du film. Elle fut réalisée une semaine avant le lancement d'Apollo 17, le 29 novembre 1972.



AS17-148-22613

Image Collection: 70 mm Hasselblad

Mission: 17

Magazine: 148

Magazine Letter: NN

Lens Focal Length: 80 mm

Mission Activity: EO

Description: EARTH; SUNRISE

Film Type: SO-368

Film Width: 70 mm

Film Color: color

Feature(s): EARTH



AS17-148-22717

Image Collection: 70 mm Hasselblad

Mission: 17

Magazine: 148

Magazine Letter: NN

Lens Focal Length: 250 mm

Mission Activity: TLC

Film Type: SO-368

Film Width: 70 mm

Film Color: color

Feature(s): AFRICA; MADAGASCAR

NOVEMBER
NOVEMBER

• • • • •

• • • • •

En route pour la Lune, la Terre en tête
Texte : Alexandre Chollier
Mission Apollo : 17
Film photographique : NN
Date : décembre 1972
Éditeur : La Baconnière

En route pour la Lune, la Terre en tête

Texte : Alexandre Chollier

Mission Apollo : 17

Film photographique : NN

Date : décembre 1972

Éditeur : La Baconnière

Aucun homme ne quitte jamais vraiment la Terre.

Gherman Titov

Qu'il dorme ou qu'il veille, qu'il coure ou qu'il marche, qu'il utilise un microscope, un télescope ou l'œil nu, l'homme ne découvre jamais rien, ne dépasse jamais rien, ne laisse jamais rien derrière lui, que lui-même. Quoi qu'il dise ou fasse, il ne rend compte que de lui-même.

Henry David Thoreau

À la fin du XIX^e siècle, dans nos contrées comme ailleurs, on pouvait encore « croire aux levers de Soleil », selon la belle expression de Paul Budry. Croire aux levers de Soleil, c'était une aventure en soi : départ en pleine nuit, muni d'un sac à dos empli de victuailles, de chaussures hautes, lacées avec soin, et de vêtements chauds pour l'aube, d'entre toutes, l'heure la plus fraîche. Selon les sommets, il fallait marcher longtemps et surtout, comme le rappelle l'alpiniste en herbe, ne pas musarder en chemin : « À mesure que la pâle bande de l'aube s'élargissait en se dorant vers le zénith, l'inquiétude nous saisissait. La dernière cheminée était escaladée en courant. » Et là-haut ? Là-haut le Soleil « explosait comme une grenade » dans un silence ouaté à l'aune duquel toute parole prononcée prenait un relief certain, plus encore si elle était fredonnée ou chantée. Le père de Paul le savait et, chaque fois, entonnait « un cantique qui célébrait la splendide fragilité du monde et la gloire éternelle de Dieu »².

En plein milieu du XX^e siècle, à la faveur de la Guerre froide et d'une course à l'espace que se disputaient deux blocs, une autre croyance allait naître, relative cette fois aux « levers de Terre ». Croire aux levers de Terre n'était pas une aventure en soi et ne demandait aucun effort particulier. En septembre 1968, il suffisait de plonger dans l'obscurité relative d'une salle de cinéma, de se glisser confortablement dans le premier fauteuil venu et de voir le dernier Stanley Kubrick, *2001, l'Odyssée de l'espace*. Film que John Lennon allait regarder six fois en un mois et devant lequel Alexeï Leonov, auteur trois ans plus tôt de la première sortie extravéhiculaire dans l'espace, confiait : « J'ai la même impression que si j'étais retourné une seconde fois dans l'espace. »³ Film d'anticipation nourri par les dernières connaissances scientifiques en la matière, *2001* donnait à voir des clairs de Terre à la luminosité des dizaines de fois plus forte que leurs analogues

lunaires — la dimension apparente de la Terre ayant été, pour l'occasion, rigoureusement calculée⁴.

Quelques mois plus tard, voir un lever de Terre était plus simple encore. Il n'y avait qu'à poser son regard sur une reproduction du cliché couleur AS08-14-2383 réalisé le 24 décembre 1968 par un membre de la mission Apollo 8. Peu importe qu'il s'agisse d'un timbre, d'une carte postale, d'un poster, d'une pleine page de magazine ou encore d'une image télévisuelle.

I. UNE IMAGE ICONIQUE

Ce 24 décembre 1968, William A. Anders, James A. Lovell et Frank F. Borman entament leur quatrième révolution autour de la Lune, six de plus en réserve. Ce sont les premiers à contempler sa face cachée et à photographier sa surface; un travail, si l'on en croit Anders, aussi minutieux que monotone. La mission se poursuit sans encombre quand, à la faveur d'une mise en rotation du vaisseau, manœuvre somme toute anodine, une vision leur arrache des exclamations. Anders vise sur-le-champ à travers le hublot n°5 du module et prend un premier cliché noir et blanc (AS08-13-2329) puis, dans la foulée, demande à Jim Lovell un magasin couleur. Le temps de l'avoir et de le caler sur son Hasselblad 500 EL, une minute entière s'écoule. Laps de temps suffisant pour que la Terre s'élève légèrement au-dessus de l'horizon sélène et que le vaisseau poursuive sa giration, obligeant Anders à se contorsionner pour prendre deux nouvelles photographies (AS08-14-2383 et 2384).

Suivront quatre autres prises de vue montrant davantage l'armature du hublot que le croissant de Terre s'élevant à l'horizon. Trois révolutions plus tard, ce sera au tour de Borman de prendre en photo la Terre à huit reprises⁵. Celui-là même qui, deux révolutions plus loin, allait lire les premières lignes de la Genèse en clôture d'une retransmission télévisuelle en mondovision. L'instinct se voulait historique et l'était à de nombreux égards.

Ces images télévisuelles noir et blanc peuvent être de piètre qualité, l'effet est phénoménal. Le lendemain, en première page du *New York Times*, le poète Archibald MacLeish déclare solennellement qu'elles montrent enfin la Terre telle qu'elle est vraiment: «petite, et bleue, et magnifique dans le silence éternel où elle se tient suspendue». La voir, continue-t-il, c'est «nous

voir comme ses passagers, comme des frères habitant cette merveille lumineuse qui plane dans le froid éternel — des frères qui savent désormais qu'ils sont vraiment des frères»⁶. Le surlendemain c'est un Jacques Madaule un brin dubitatif mais enthousiaste qui se demande à son tour, cette fois dans *Le Monde*, si « le long regard posé sur la Terre depuis la Lune n'est pas susceptible d'éveiller en nous une conscience nouvelle de notre solidarité » ?⁷

Développée, reproduite et enfin publiée quelques jours après le retour des astronautes, la première prise de vue du magasin 14B ne peut qu'amplifier ce mouvement. Bientôt nommée *Earthrise*, AS08-14-2383 devient sur l'instant emblématique, pour ne pas dire iconique. Elle accompagne les astronautes partout, y compris — et peut-être même surtout — lors de leur tournée mondiale. D'ailleurs, ceux-ci ne manquent jamais de la distribuer à leurs hôtes de passage; comme si elle était à elle seule capable d'éveiller les consciences et, qui sait, de changer le monde.

Quatre ans plus tard, le scénario se répétera quasiment à l'identique, mais cette fois avec une image en apparence moins singulière: AS17-148-22726⁸ ou *Blue Marble*, affichant sur fond d'encre le disque coloré de la Terre.

Si, en décembre 1968, Apollo 8 a été la première mission à envoyer des hommes dans l'espace profond à une distance de près de 380 000 kilomètres, Apollo 17 fut le dernier épisode de cette aventure spatiale, et le demeure à ce jour⁹. Dans l'intervalle furent menées à bien six autres missions lunaires ainsi que cinq alunissages. Des milliers de photographies furent prises, des dizaines de levers de Terre mis en magasin, tandis que manquait toujours au tableau de chasse des astronautes une image parfaitement ronde de la planète. Jusqu'à ce jeudi 7 décembre 1972 où Ronald E. Evans appuie sur le déclencheur trois fois de suite en l'espace de quelques secondes.

Peu après le *splashdown* du module de commande le 19 décembre à 19 h 25 (heure GMT), on récupère, à côté des 117 kilos d'échantillons de sol lunaire, les magasins photographiques contenant les images. Ceux-ci sont rapidement séparés en deux lots — pas question de tout perdre en cas d'accident — et le lendemain, avant même que les trois astronautes ne quittent le pont du porte-avions USS *Ticonderoga*, le premier lot s'envole dans la soute d'un avion en partance pour Ellington Field (Houston),

via Hawaï. D'Ellington Field, où ils arrivent avec quelques heures d'avance sur les astronautes, les magasins sont transférés dans la matinée du 21 décembre jusqu'au bâtiment 8 du Manned Spacecraft Center, où se trouve le laboratoire photographique de la Nasa.

À peine quatre jours après l'amerrissage dans le Pacifique sud de la capsule America, le 23 décembre 1972, la Nasa peut publier la première image pleine de la Terre prise par un astronaute.

La publication de cette photographie va se révéler d'une importance cruciale pour l'agence. Il faut dire que depuis l'alunissage réalisé par Neil Armstrong et Buzz Aldrin en juillet 1969, la Nasa semblait ne rien pouvoir faire pour enrayer le lent mais irréversible déclin de l'intérêt du public pour le programme Apollo. Tout simplement, et comme l'inscrivait Miguel Torga dans son journal à l'heure du second alunissage (celui d'Apollo 12) en novembre 1969, parce que « notre société de consommation est tellement saturée de prodiges que lorsqu'on les bisse, elle ne regarde même pas »¹⁰. Dans une société du spectacle, ce qui sort de l'ordinaire est voué à y retourner. Avec *Blue Marble*, la Nasa semble pourtant avoir trouvé la parade. Et AS17-148-22726 ne va pas tarder à acquérir, après *Earthrise*, ceci à l'heure même où s'achève le programme Apollo, le statut d'image iconique¹¹.

II. UN NOUVEAU REGARD

Les deux images ne se feront nullement concurrence et c'est même ensemble qu'elles réussiront le tour de force de produire pour un temps un nouveau regard, donc une nouvelle vision de la Terre. A posteriori, certains y verront « l'avènement du Monde, c'est-à-dire l'irruption irréversible d'un nouvel espace social d'échelle planétaire »¹². D'autres, comme Stewart Brand, l'apparition ou le renforcement d'une série de phénomènes congruents, bien que parfois opposés : mouvement écologique, gouvernance mondiale et nouvelle économie globale. Ce même Brand ayant introduit le tout premier *Whole Earth Catalog* — paru à l'automne 1968 avec en couverture une image composite de la Terre prise par le satellite ATS-3 — par les mots suivants : « Nous sommes tels des dieux, autant y mettre du nôtre. »¹³ Il sera entendu.

En 1987, dans ce qui deviendra le principal jalon de la déjà controversée histoire du développement durable, l'ouvrage *Our*

Common Future, dit « rapport Brundtland », commence sans surprise par la phrase suivante :

En plein milieu du xx^e siècle, nous avons pu voir pour la première fois notre planète depuis l'espace. Les historiens jugeront peut-être un jour que cette prouesse a davantage révolutionné la pensée que ne l'avait fait au xvi^e siècle la révolution copernicienne, qui fit pourtant alors tant pour détruire l'image que l'homme se faisait de lui-même, et ce en prouvant que la Terre n'était pas le centre de l'univers.¹⁴

Les auteurs du rapport n'y vont pas par quatre chemins. Et ils sont loin d'être les seuls. Dès les publications respectives de ces deux photographies, les comparaisons s'accroissent. L'impact de ces images s'apparenterait tour à tour aux effets provoqués par l'apparition des premières formes de vie terrestres, par la domestication des animaux, par lesdites « Grandes découvertes » des xv^e et xvi^e siècles ou encore par la théorie de la relativité. Déroulez, peu importe dans quel sens, le fil de ladite « évolution » ou de l'histoire de l'humanité, fixez-en les grandes étapes et vous trouverez là les points de comparaison idoines. Et rien ne vous interdit d'imaginer que leur irruption les dépasse tous, si tant est que ces images soient « le symbole fondateur des temps nouveaux qui s'ouvrent à nous, au-delà de la modernité »¹⁵, qu'elles fassent à leur façon « l'effet d'une explosion dans la conscience de l'humanité »¹⁶, voire qu'elles permettent l'éclosion d'une véritable conscience planétaire. Comme si la noosphère imaginée par le père Teilhard de Chardin, cette sphère de l'esprit (*noos*) supposément distincte de celle du vivant (*bios*), ou tout au moins s'y superposant, avait enfin « trouvé ses yeux »¹⁷.

Une idée que n'aurait sûrement pas reniée Wernher von Braun¹⁸, un des pionniers des programmes spatiaux et balistiques des États-Unis¹⁹. À la condition expresse, précision nécessaire et bienvenue, qu'elle s'applique non tant à la seule puissance d'images ramenées de l'espace qu'à la conquête spatiale en son entier. Prenant la parole la veille du lancement d'Apollo 11, devant un parterre de journalistes incrédules, von Braun endosse le costume du futurologue exalté et laisse libre cours à toute sa « profondeur » d'esprit. Ce 15 juillet 1969, l'ambition est littéralement démiurgique :

La clef de notre avenir sur Terre. [...] Ce que nous cherchons dans le voyage de demain, c'est précisément cette clef de notre avenir sur Terre. Nous développons l'esprit de l'homme. Nous tendons ce cerveau que Dieu nous a donné et ces mains que Dieu nous a données jusqu'à leurs extrêmes limites et c'est toute l'humanité qui en bénéficiera. [...] Ce que nous aurons accompli quand Neil Armstrong posera le pied sur la Lune, ce sera une étape absolument nouvelle dans l'évolution de l'homme. [...] Cela provoquera l'arrivée d'un élément nouveau qui balayera la surface de cette bonne Terre pour pénétrer les pensées de tous les hommes. [...] Nous sommes vraiment confrontés avec les plus brillantes perspectives qu'ait jamais connues l'humanité. Sachant cela, nous pouvons suivre le lancement de demain avec des espoirs nouveaux. Nous pouvons applaudir le début d'un nouvel âge des découvertes et le nouvel exploit qui comble les distances de l'espace et nous rapproche des cieux.²⁰

Certains, heureusement, ne s'en laisseront pas conter.

Hannah Arendt tout d'abord, affirmant dès 1963 à propos de la conquête spatiale que « la nouvelle vision du monde qui en pourrait surgir d'une manière concevable risquerait une fois de plus d'être géocentrique et anthropocentrique »²¹. Sans doute la philosophe n'ignorait-elle pas qu'à peine quatre décennies plus tôt, pareils espoirs avaient été placés dans l'extraordinaire développement de l'aviation et de la vision synoptique que celle-ci rendait tout à coup possible. Archibald MacLeish n'avait-il pas lui-même confié en 1943 qu'il était heureux d'être le témoin d'une Terre devenue, grâce à l'avion, un globe parfait, qui n'aurait plus aucun centre, car chacun de ses points le serait; « une terre égale que tous les hommes occupe[raient] en tant qu'égaux »²²? E. A. Gutkind n'avait-il pas renchéri, quelques années plus tard, affirmant que cette nouvelle vision serait à la base d'une perception, d'une compréhension et d'un savoir d'un genre tout à fait nouveau²³? N'étaient-ils pas tous, sans le savoir peut-être, les héritiers d'un Patrick Geddes et d'un Victor Branford pour qui l'extase du vol devait transformer la simple vision en « clarté et unité intérieures »²⁴?

Après Hannah Arendt, Henri Lefebvre. Dans l'ouvrage *Position: contre les technocrates*, paru en 1967, le penseur marxiste ne pouvait manquer de rappeler que la conquête spatiale, d'où qu'elle vienne, n'était en fin de compte qu'une entreprise de sidération de plus : elle « enivre les gens de la Terre en les fascinant ». Et un jour pas vraiment lointain, certains en viendront même à applaudir quiconque cherchera à quitter la Terre « pour une planète mieux réussie »²⁵.

Le nouveau regard sur la Terre n'aura eu somme toute de révolutionnaire que le nom. Il n'aura enclenché aucune révolution ni évolution substantielle du regard, à peine quelques effervescences ici ou là. Certes, il aura produit des visions enthousiastes et exaltées, mais rien qui puisse réellement infléchir la marche du monde ou s'y opposer ; au mieux de simples visions éphémères, au pire des fantasmes hors-sol, alors qu'il était censé changer durablement notre façon d'appréhender et d'habiter le monde.

III. AUTOUR DE L'IMAGE

À l'instar des progrès techniques qui les ont rendues possibles, qu'on partage ou non la croyance en leur puissance propre, les photographies de la Terre vue de l'espace ont très largement essaimé, qu'il s'agisse de celles du programme Apollo, de leurs épigones réalisés à l'aide de satellites ou encore de celles prises depuis la Station spatiale internationale. Les dernières en date, et assurément parmi les plus impressionnantes, sont celles envoyées toutes les deux heures par le satellite DSCOVR lancé par les États-Unis en 2015 et situé depuis lors au point de Lagrange L1, à 1 500 000 kilomètres de la Terre. Quant aux discours à leur sujet, s'ils n'ont pas disparu, du moins ne contiennent-ils pas autant d'envolées lyriques qu'aux beaux jours de la course à l'espace. Peut-être parce que dans l'intervalle, ces images n'ont pu échapper à une certaine forme de banalisation.

Devenues malgré elles presque triviales, les photographies de la Terre vue de l'espace, tant celles du programme Apollo que leurs épigones contemporains, n'en continuent pas moins de faire l'unanimité, leur beauté étant louée à travers le monde. À tel point qu'aujourd'hui il ne s'agit plus de les faire nôtres, mais de les défaire de toute la gangue qui les entoure (mise en scène, imaginaire, mythe²⁶) et de prendre un peu de recul.

Toute photographie — surtout si elle a pour objet la Terre — rapetisse, se ratatine, bref perd de sa singularité et de son importance lorsqu'elle est démultipliée à l'infini, lorsqu'elle se trouve déconnectée de son histoire et de sa géographie. Lorsque, comme nous le rappelle Vilém Flusser, nous préférons nous en tenir à elle seule. Flusser sait qu'ainsi, elle « nous décharge de la nécessité de la pensée conceptuelle, explicative, et nous épargne la peine de nous enquérir des causes et des conséquences »²⁷. Le moment est donc venu de passer outre la photographie en soi et de se retourner sur le geste photographique — et la réalité technique qui est derrière, mais également tout autour.

Pour cela, comme nous l'intime cette fois Paul Virilio, force tout d'abord est de faire valoir notre propre liberté de perception ainsi que notre « droit à la cécité relative »²⁸. Autrement dit, de faire valoir le droit de voir moins d'images... pour mieux saisir certaines d'entre elles, en particulier celles restées dans les angles morts de notre regard. Tel est, semble-t-il, le prix à payer pour renouveler ce dernier.

Un demi-siècle est peut-être la bonne « distance » pour arrêter de se raconter des histoires et voir juste. Que durant les années 1970, à la façon des astronautes les ayant pris, nous nous soyons entichés de ces clichés en vrais *géomanes*²⁹, que nous en ayons fait une « marotte » à part entière, mais surtout, que nous ayons cru qu'après ces photographies plus rien ne serait pareil, qu'elles agiraient magiquement sur les consciences, cela peut à la limite se concevoir. Que ce soit encore le cas aujourd'hui, beaucoup moins. Et du reste certains photographes-astronautes en sont fort heureusement déjà revenus³⁰.

Si malgré les immenses attentes que ces images ont suscitées il n'y eut ni « pas de géant » ni évolution vers une conscience planétaire ou cosmique, et encore moins d'idée « plus puissante qu'aucune autre [...] dans l'histoire »³¹, la faute n'incombe pas aux images, ni d'ailleurs à ceux qui les ont prises. La faute est nôtre. Nous avons omis de nous poser les questions fondamentales de ce que ces images étaient ou n'étaient pas, d'où elles venaient et où elles allaient. Interrogations qui, comme le rappelle Jean-Christophe Bailly, touchent invariablement à leur être et devenir. Interrogations qui devraient logiquement nous conduire, avec lui, à nous poser les questions suivantes : « Que peuvent les images et comment agissent-elles, selon quel mode et dans

quel champ, à quelle distance? Comment ces filles de l'espace habitent-elles le temps? »³²

Telle chose n'est de toute évidence pas aisée à déterminer. Ce qui est cependant certain, c'est que ces photographies parviennent assez facilement à nous projeter, pour un instant, aux côtés du photographe-astronaute. Tout bien réfléchi, s'il convient de saluer ces images et d'en prendre soin, s'il convient de s'interroger sur ce dont elles sont capables, c'est avant tout parce qu'elles témoignent, parfois bien malgré elles, des circonstances qui les ont vues naître.

Ici, il ne peut s'agir d'énoncer une nouvelle théorie de l'image. Ou plutôt si, mais alors une drôle de théorie, de celles que Jean Baudrillard qualifierait volontiers de « fatales ». Est fatale la théorie qui se distingue absolument de la théorie banale: « dans l'une, le sujet se croit toujours plus malin que l'objet; dans l'autre, l'objet est toujours supposé plus malin, plus cynique, plus génial que le sujet, qu'il attend ironiquement au détour. »³³

Parmi celles et ceux capables de reconnaître puis de jouer avec le côté malin, cynique ou génial d'une image figure sans conteste Pier Paolo Pasolini. Dans l'ultime chapitre de *La Rabbia*, documentaire consacré à une traversée des fonds d'archives des actualités cinématographiques couvrant les années 1945 à 1962, le réalisateur et poète se retourne sur l'exploit de Gherman Titov. En août 1961, le jeune cosmonaute russe accomplit dix-sept révolutions autour de la planète, bien davantage que le petit tour de Youri Gagarine en avril ou que les sauts de puce (en mai et juillet) d'Alan B. Shepard et de Virgil « Gus » Grissom.

Au retour de son périple de 700 000 kilomètres autour de la Terre, et après avoir expérimenté une absence de gravitation durant près de vingt-quatre heures, Titov prend la parole et nous avertit:

Je reviens du cosmos, camarades. Mon humble expérience technique reprend, à présent, celle qui sera la vôtre, celle de vos ennemis, celle des chefs politiques, et celle des poètes.

De là-haut, camarade Khrouchtchev, tous étaient mes frères, bourgeois et ouvriers, intellectuels et sous-prolétaires, Russes et Américains! Je le sais,

camarade Khrouchtchev, c'était une illusion d'optique, et, au contraire, plus vaste et irrémédiable était l'abîme entre nous qui volions dans le cosmos et les milliards de misérables accrochés à la Terre comme des insectes désespérés.³⁴

C'est sur cette illusion d'optique qu'il convient de se retourner. Si le cosmonaute russe, par la grâce de l'imagination du poète, est capable de la percevoir dès son retour sur Terre, peut-être est-ce aussi parce qu'il est photographe, le tout premier à avoir pris des images de la Terre depuis l'espace. Le tout premier à s'être posé la question de savoir s'il parviendrait à leur rester fidèle, une fois quitté le point de vue orbital.

IV. PREMIERS VOLS RUSSES

Le sourire de Gherman Titov illumine la couverture de *Paris Match*. Ce 19 août 1961, la presse de boulevard a trouvé son héros. Quatorze pleines pages de photographies noir et blanc. Comme annoncé en première de couverture, son exploit, sa vie, sa femme, son triomphe, tout y est, ou presque, car les photographies du vol orbital manquent encore à l'appel. Or nous savons que le cosmonaute de 25 ans, dont les yeux «ont vu dans le cosmos des couleurs inconnues», est parti avec une caméra 35 mm et qu'il est le premier à l'avoir fait. Nous savons que lors de chacune des dix-sept révolutions, celle-ci planait à côté de lui et qu'il était prêt à «filmer toutes les beautés qu'[il] découvrirai[t] sur l'orbite»³⁵. La culture du secret irriguant les décisions et les actions des dirigeants soviétiques, il n'est pas étonnant que les images en question n'aient pas été immédiatement divulguées. Et d'ailleurs, l'essentiel n'est pas là. L'essentiel, c'est l'expérience du cosmonaute et, peut-être plus encore, son désir de la partager.

Le premier à le faire, juste avant Titov, est Gagarine. En plein milieu du vol de Vostok 1, le 12 avril 1961, il s'écrie : «... je suis en apesanteur... vue merveilleuse... la Terre est bleue...»³⁶. De retour, il lui faut sans délai se confier à Gherman : «Gera... mon ami, c'est au-delà de toute description. C'est beau au-delà des mots. Voir de ses propres yeux... pour la première fois, Gera... la sphéricité de la Terre»³⁷. Suivront en rafales détails, sensations et images.

Justement parce qu'il ne ramène à proprement parler aucune image, Gagarine se doit d'être précis et rigoureux. Il sait que

c'est ainsi qu'il permettra aux autres d'embarquer avec lui dans Vostok 1 pour, à sa suite, découvrir la Terre à travers les hublots du vaisseau; de petits hublots ronds comme des yeux aux pupilles dilatées. Les impressions les plus fortes sont celles qu'il éprouve lors de la première aurore, une fois le cap Horn survolé: minutes hypnotiques où se distend sa perception du temps et de l'espace. Cet infime ruban, pareil à un film transparent, cerclant la Terre. Si proche et en même temps si différent de la pâle bande de l'aube entrevue par Paul Budry. Et surtout, partout, cette couleur bleue, pareille à un halo, se jouant pour l'occasion des hublots et inondant l'intérieur du vaisseau. Illuminant jusqu'à son propre visage.

Son témoignage aidant, de nombreuses améliorations sont effectuées sur la cabine. Pour les premiers aventuriers de l'espace, l'époque est bénie: tant du côté américain que du russe, leurs moindres souhaits et désirs paraissent pouvoir être exaucés. Avec le temps, cela changera. Mais, pour l'heure, Gagarine et Titov obtiennent ce qu'ils veulent: de nouveaux instruments de vol et, sans surprise, de plus grands hublots.

Le 6 août 1961, c'est au tour de Titov d'être envoyé dans l'espace. Il connaît sa chance: ce n'est plus une, mais dix-sept révolutions que Vostok 2 s'appête à réaliser. La mission se passe sans anicroche. Il se sait prêt et respecte à la lettre le plan de vol. Mais surtout, il sait qu'il est le premier à disposer d'autant de temps pour observer et faire le plein d'impressions.

Première constatation: Gagarine peut l'avoir averti et lui avoir décrit précisément ce qu'il allait voir, sa propre imagination peut même avoir pris le relais, une fois dans l'espace orbital, il comprend qu'il n'est pas préparé à ceci. Ceci, c'est une vitesse de vol doublée d'une vitesse de rotation de la planète qui font que rien, absolument rien ne demeure à l'identique; ni couleur, ni forme, ni sensation. Il n'a que quelques secondes pour saisir un phénomène et le graver dans son esprit avant qu'un autre ne lui succède, puis un autre encore et ainsi de suite. La Terre n'est plus une sphère dont on peut simplement faire le tour, mais un joyau aux myriades de facettes changeantes. Ce qui en revanche ne change pas, c'est ce halo bleu, cette atmosphère irisée qui remplit la cabine, comme si les hublots étaient des vitraux.

Avant de partir, Titov avait juré à un camarade cosmonaute, peintre à ses heures, de lui « rapporter » de l'espace les couleurs